

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Dans l'iteurneul

François Hébert

Volume 34, numéro 2 (200), avril 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31350ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, F. (1992). Dans l'iteurneul. *Liberté*, 34(2), 73–75.

COMÉDIE

FRANÇOIS HÉBERT

DANS L'ITEURNEUL

Vu qu'on ne comprend jamais la mort, on dirait qu'une langue étrangère en rend mieux compte: on est remué par la simple magie des sons dénués de sens obvie. Le pope, un septuagénaire au crâne dégarni, luisant et bosselé, marmonne des prières en anglais et en russe, achoppe chaque fois qu'il prononce le nom du mort, bâille de temps en temps, secoue l'encensoir et nous parfume ou plutôt nous enfume. Il assume une très vieille tradition; est-ce pour cela qu'il a l'air fatigué? Ou alors c'est une contenance qu'il se donne pour l'office des morts. Malgré tout, il affiche une certaine bonhomie; il se déplace en sautillant légèrement, un peu mécaniquement, mais comme un automate distrait. Il m'amuserait, n'était la gravité du moment.

Je suis dans l'église Saint-Pierre-et-Saint-Paul de la rue Champlain, debout devant l'iconostase, ce mur qui sépare la nef en deux et qui est couvert de dessins et de couleurs comme une page de bandes dessinées pieuses. Plus haut sur cette paroi planent deux anges porteurs de sortes de foulards, peut-être des phylactères, vierges en l'occurrence. Tout en haut se voit un christ qui ne nous regarde pas, mais fixe un point au-dessus de nous.

Nous sommes une vingtaine, guère plus. Jean Basile n'en demandait d'ailleurs pas tant, je crois bien. Malraux raconte que peu d'écrivains s'étaient déplacés à la mort de Bernanos. Je me souviens des funérailles d'Hubert Aquin. Avec le Tout-Montréal littéraire et la classe entière de son

fils Emmanuel alors en première année, l'église Notre-Dame-de-Grâce était comble pour entendre le prêtre Marcel Brisebois, maintenant directeur du Musée d'art contemporain, mettre des bémols dans la doctrine catholique et excuser le suicide d'Aquin, geste parfaitement théâtral avec la tête explosée et tout le sang qui aura giclé et l'œil de verre lancé au loin comme un satellite éteint. Et où, cette tragédie? Dans le jardin d'un couvent, comme pour l'effet... Et les larmes ont coulé à flots. Pauvre Aquin certes, mais aussi pauvre Basile, pauvrement mort l'autre jour à l'Hôtel-Dieu, comme tant d'autres, sans avoir fait exprès, d'un banal cancer.

Chacun tient un cierge allumé. Je suis à côté de Lise Bissonnette qui me dit n'avoir jamais vu la mort de près. Elle est allée à l'hôpital saluer un Basile décharné, drogué, très affaibli mais lucide et serein, et elle a été vivement impressionnée. Elle dit qu'il attendait de mourir avec «curiosité». C'est dans le cimetière orthodoxe de Rawdon qu'on va inhumér l'écrivain tantôt.

Christian Allègre, son ami de longue date, est là; si la revue *Mainmise* qu'ils ont faite ensemble est morte, nombre de ses idées ont bourgeonné. Il y a aussi quelques proches de Basile, que je ne connais pas. Comme il n'a pas d'enfants, son nom vient de s'éteindre avec lui. Est-ce grave? Mais à quoi rime que nos noms, s'ils ne parlent pas, s'ils n'éclairent rien, restent affichés, allumés dans la nuit des temps? Basile avait une seule famille et c'était nous. Et c'est encore nous, les écrivains.

Le président de l'Union des écrivains est là, l'éditeur de Basile aussi, deux ou trois collègues du *Devoir*, et c'est presque tout. Suis-je en train de déplorer l'absence des écrivains? Un peu, tout de même. Je ne m'attendais certes pas à rencontrer ici X ou Y, éreintés par Basile récemment. Éreintés, le mot est faible: charcutés, pulvérisés... Mais les autres? Cet homme n'a-t-il pas donné sa vie à l'écriture? Cela ne méritait-il pas d'être reconnu? Qui sait que *le*

Piano-trompette est un des grands romans de notre littérature? Basile aura en outre suivi durant des décennies le cheminement littéraire des écrivains québécois. Qui se lisent si rarement les uns les autres, soit dit entre parenthèses. Combien d'écrivains auront été recensés par lui? Des centaines. Il n'y en a pas dix ici. Mais voilà, Basile n'était d'aucune coterie. Il était différent, c'était un homme seul. Et c'est bien pourquoi on s'en sera toujours méfié.

Dans une chapelle latérale, un couple âgé et une jeune fille blonde et pâle chantent des litanies russes. C'est beau. Le pope lit dans l'évangile de Jean, nous fait signe d'éteindre nos cierges. Nous soufflons dessus, sauf un qui gardera le sien allumé, que je ne connais pas et qui a dans l'œil une sorte de feu noir. Il s'éclipsera vite à la fin. Il portait une écharpe bleue.

Je suis à l'affût de signes, comme d'habitude. Ou de potins? Pourquoi suis-je venu ici? La mort me fait toujours quelque chose. Quoi donc? Dans la mort, le masque tombe; mais il emporte avec lui le visage et on n'a plus d'yeux, semble-t-il, pour voir ce qui se passe ensuite. On n'a plus d'autres yeux que ceux du dedans, peut-être. Où que cela soit, le dit dedans...

Le pope récite maintenant en anglais, la fin de ses phrases est chantée et s'élève dans le silence avec l'encens. C'est beau. Un mot reste suspendu longtemps dans l'air, mot que le pope prononce, en s'appesantissant sur les deux dernières syllabes: *iteurneul*. Chacun à son tour se dirige vers le cercueil, se penche sur le couvercle, embrasse la croix tréflée et sertie de couleurs. Puis les porteurs soulèvent le mort.

On sort. Il fait un temps splendide en ce mois de février. Est-ce hasard? Le ciel est d'un bleu profond, l'air doux charrie des odeurs de printemps.

Salut, Jean Basile Bezroudnoff.